

Journées nationales du patrimoine des 18 et 19 septembre 2010

Les personnalités de l'Histoire

Les pages actuellement en ligne

Anne de Bretagne, duchesse et deux fois reine de France	page 1
Charles de Blois	page 22
Saint Yves patron de la Bretagne	page 26
La Vallée des Saints	page 29
Anza, dame de Haute-Cornouaille	page 30
Le loup avance, éclairez votre lanterne	page 32
Pour publier vos livres	page 34

Anne de Bretagne, duchesse et deux fois reine de France

Le 12 mars 1506 est posée la première pierre de la chapelle du monastère qui abritera les Franciscains ou Cordeliers. Cinq siècles plus tard, devenue église de Grâces formée d'une nef imposante sans transept, elle a traversé le temps sans la moindre ride, conservant sa superbe surmontée d'un clocher de 23 m. Elle est reconnaissable par les quatre pignons de son bas-côté.

Il ne paraît pas inutile de rappeler le contexte international aux quinze années qui ont précédé la construction de l'édifice.

1492 : la découverte du nouveau Monde (de l'Amérique) par Christophe Colomb sonne la fin du Moyen-Age qui, en peu de temps, laisse place à la Renaissance. Née en Italie, elle est marquée par les « architecteurs » qui construisent des ensembles complets incluant l'esthétique, la décoration et les aspects techniques de l'ouvrage qui leur est confié.

1503 : Leonard dit de Vinci en référence avec l'endroit où il est né (dans la localité dénommée Vinci) commence la Joconde. Plus tard, il viendra en France en invité de François 1^{er} qui lui vouera une véritable admiration et lui rendra visite quasi quotidiennement. Il l'installera au Clos Lucé.

1504 : la France se sépare du royaume de Naples qui fut conquis par Louis XII en 1499.

1505 : Michel-Ange entame les fresques de la chapelle Sixtine.

De juin à septembre 1505, Anne de Bretagne accomplit son Tro Breiz.

1506 est donc marqué par le début de la Renaissance fortement soumise à l'influence italienne.

Au-dessus d'un portail de l'église Notre-Dame de Grâces un blason arbore un semis d'hermines tandis que des cordelières sont, elles-aussi, gravées à même la pierre.

Ce sont là les armes d'Anne de Bretagne qui adopta la devise de l'hermine « plutôt la mort que la souillure » tout en restant attachée au symbole de la Cordelière qu'elle affiche également comme nom de son bateau dont elle ordonne la construction en 1498. De passage à Guingamp lors de son Tro Breiz, Anne offre des pièces d'or en nombre pour construire cet édifice, chapelle du monastère qui fut mis à disposition des Cordeliers de Guingamp.

Qui est Anne de Bretagne ?

Duchesse de Bretagne et, fait unique dans l'histoire, elle fut deux fois reines de France.

Sa famille :

Elle est fille de François II et de Marguerite de Foix.

Son père François II, fils de Richard d'Etampes et de Marguerite d'Orléans, naquit en 1436. Il a été élevé en Touraine et à Blois, chez son oncle Charles d'Orléans (poète, fils de Louis d'Orléans et neveu du roi Charles VI) et chez un autre oncle Arthur de Richemont (ancien compagnon de Jeanne d'Arc). Il habitait à Couëron.

Il épousa en 1455 sa cousine Marguerite de Bretagne dont il eut un fils qui ne vécut que deux mois. Il devint duc de Bretagne en 1458.

Après le décès de Marguerite de Bretagne, il épousa en 1471 Marguerite de Foix dont il eut deux filles : l'aînée Anne naquit en 1477, la cadette Isabeau en 1478.

Il participa à la guerre contre Louis XI puis à la « guerre folle » menée en 1485 contre Anne de Beaujeu (fille de Louis XI et régente depuis la mort de son père en 1483) par le duc d'Orléans (futur Louis XII).

En 1485, François II créa le Parlement de Bretagne. Il mourut en 1488 à Couëron.

Sa mère Marguerite de Foix, petite fille de Gaston de Foix dit Phébus, naquit après 1458. A son mariage, elle amène à la cour ducale de Bretagne sa suite gasconne. Ses deux filles ont, par conséquent, des relations quotidiennes avec des personnes d'origine béarnaise et hispanique. Elle mourut le 15 mars 1486. Anne était âgée de 9 ans et Isabeau de 8 ans.

Il convient cependant de rappeler que Anne de Bretagne avait deux demi-frères et une demi-sœur. C'étaient les bâtards nés de François II et de sa maîtresse Antoinette de Maignelais. Parmi eux, Antoine de Bretagne, Françoise de Bretagne (qui fut toujours proche de Anne) et, surtout, François d'Avaugour qui, lors des Etats de Bretagne en 1486 assura Anne et Isabeau de sa loyauté. Un an plus tard, par contre, il se retourna contre son père François.

Dès à présent, et pour mieux préciser le cadre historique et ethnologique de ces années 1477-1506, il faut remarquer que les noms des personnages sont construits sur la base d'un prénom complété, par nécessité, du nom de la localité ou de la zone géographique auxquelles ils sont rattachés. Ceci est essentiel puisque nous constatons par exemple qu'il y eut Anne de Bretagne, Anne de Beaujeu..., Marguerite de Foix, Marguerite de Bretagne... On parlait fréquemment de « Maison » avec la Maison d'Orléans, la Maison de Bourgogne, la Maison de Valois...

Les reines avaient pour devoir de donner un fils au Roi. La couronne devait rester dans la même branche familiale.

Il était fréquent que des courtisanes devinssent favorites ou maîtresses du Roi. Les enfants qui en naissaient vivaient à la cour mais conservaient à vie leur qualificatif de « bâtard », mot français signifiant littéralement « né hors mariage ».

Anne de Bretagne, enfant et orpheline

François II aime le luxe, la musique, le faste, la poésie, contrairement à Louis XI qui déteste les Orléans. Habitant au château de Nantes, il y fonda l'université, des écoles de musique, fit venir à Nantes des artistes florentins et lyonnais, se voulut ouvert aux influences européennes. C'est dans ce contexte que vécut Anne, enfant. Aimant la musique, la broderie, la peinture, elle fut une élève studieuse éduquée par sa gouvernante Madame de Laval. Au menu, le latin, le grec, les mathématiques, les sciences, le droit, l'histoire. Elle apprend en parallèle son métier de duchesse en assistant aux tournois et diverses occupations de la noblesse et des gens d'armes.

Elle claudique légèrement mais sa beauté, sa douceur et ses yeux sont si séduisants qu'on en oublie le reste.

Elle a vécu dans un climat particulièrement lourd à supporter pour une fillette de cet âge. En effet, François II est isolé face à Louis XI qui déteste sa Maison et qui réussit à rallier les nobles bretons en les faisant pensionner par la France. François II cherche des alliés en Autriche, en Espagne, en Angleterre. Pour y parvenir il n'hésite pas à promettre sa fille en mariage : au prince de Galles, fils de Edouard IV ou à son cadet si nécessaire. Finalement Richard III frère de Edouard monte sur le trône après avoir fait assassiner ses deux neveux. Ceci n'était pas prévu au contrat.

Elle a certainement assisté à des scènes exceptionnellement violentes lorsque les conjurés bretons payés par la régente de France Anne de Beaulieu ont assassiné Pierre Landais au château de Nantes.

Toutefois, le royaume de France fait entrer ses troupes en Bretagne malgré sa promesse faite aux barons bretons. Trahi par sa grande noblesse et le Royaume de France, le duché, malgré le courage de son peuple, ne peut résister. De là découle, le 18 juillet 1488, le désastre de Saint-Aubin-du-Cormier qui conduit à la signature du Traité du Verger (21 août 1488).

Le Traité de paix du Verger stipule que le duc François II ne peut marier ses filles sans le consentement du roi de France. Les signataires en sont Charles VIII et François II. La moitié de l'armée bretonne soit au moins 6000 hommes sont morts en un après-midi à Saint-Aubin-du-Cormier. Dans cette armée, figure, et c'est important, Louis d'Orléans, futur Louis XII.

Anne doit fuir le château de Nantes, traquée et accompagnée de plusieurs mercenaires étrangers.

François II meurt à Couëron le 9 septembre de la même année.

Anne est âgée de 9 ans à la mort de sa mère, 11 ans à la disparition de son père.

Anne de Bretagne, duchesse à 11 ans

La loi salique en application dans le Duché depuis le traité de Guérande signé le 12 avril 1365 pour mettre fin aux guerres de succession bretonnes imposait que la couronne ducale revînt au fils aîné de la Maison de Bretagne, les bâtards étant exclus du trône. Or, François II n'a pas de descendance mâle issue de sa légitime épouse. En quête de solution pour le Duché, les Etats de Bretagne acceptent, le 8 février 1486, de reconnaître Anne pour future duchesse.

Avant de mourir François II a pensé utile de constituer un Conseil de régence pour aider sa fille à faire face aux nombreuses difficultés qui vont encore s'accroître du fait des circonstances : traité du Verger, trésor ducal à sec... Il y a nommé des fidèles dont le Maréchal de Rieux (tuteur d'Anne), Françoise de Laval (sa gouvernante), Philippe de Montauban, le comte de Dunois et Alain d'Albret (demi-frère de la gouvernante).

A cette généreuse stratégie du père à l'égard de sa fille, répondent très vite les vellétés de ces personnages : le Maréchal de Rieux veut devenir le véritable duc, Alain d'Albret veut épouser Anne, Françoise de Laval a volé le trésor d'Anne...

Rieux veut aussi épouser Anne de force et il faut que Montauban emmène les deux fillettes sur son cheval pour les mettre à l'abri. Ils sont accueillis à Vannes chez Rohan. Et voilà que celui-ci se met en tête de marier Anne à l'un de ses fils.

Poursuivie par Rieux et ses troupes, interdite de séjour à Nantes, elle est accueillie à Rennes où elle est couronnée duchesse de Bretagne à la cathédrale le 10 février 1489. Elle a 12 ans.

Dès la mort de son père, elle fortifie ses villes, vendant tous ses biens au service de son peuple. Dans le même temps elle se tourne vers les alliés de la Bretagne : l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne. Ils sont tous restés en retrait se contentant du minimum.

En 1490, elle veut découvrir son duché tout en partageant les misères de son peuple qui l'aime profondément. Hélas, les barons la trahissent. L'argent arrive dans les caisses des Rieux et des Rohan, les agents du Trésor sont dévalisés au point d'arriver à une guerre civile. Pour couronner le tout, Anne découvre la liste des nobles bretons qui sont pensionnés par Anne de Beaujeu, régente du royaume de France. Parmi eux son demi-frère François d'Avaugour, sa gouvernante qui touche 4 000 livres tournois, Rieux son tuteur qui en touche 12 000.

Parmi les rares fidèles, le prince d'Orange qui entretient de bonnes relations tant avec Anne qu'avec Charles VIII, roi de France, cherche une solution honorable. Il retient la solution Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III et, désormais, veuf de Marie de Bourgogne. Anne, en vraie chevalière qu'elle est devenue, refuse catégoriquement dans un premier temps mais doit enfin s'exécuter : lui a 33 ans, elle en a 13. S'allier avec la Bretagne est pour lui une façon de contrer son futur gendre qui n'est autre que Charles VIII roi de France. Le mariage a lieu par procuration en mars 1490 à Rennes. Le maréchal d'Empire Wolfgang de Polham, « mignon » de Maximilien, glisse, selon le cérémonial sa jambe dans le lit d'Anne. Ce simple geste accompli devant l'ambassadeur d'Allemagne et la comtesse de Laval valide le mariage.

Disons pour mémoire que Maximilien était roi des Romains, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, comte de Flandre, de Tyrol et d'Artois, palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Namur, marquis du Saint Empire.

Très vite, le traité du Verger se rappelle à son bon souvenir. Si Anne de Bretagne s'estime mariée avec Maximilien, le roi de France considère que ce mariage, à défaut d'être consommé, n'existe pas. Par conséquent, Anne et Isabeau ne peuvent se marier sans son accord.

Anne de Bretagne, épouse de Charles VIII, duchesse et reine de France

Anne de Beaujeu, régente du royaume de France, se lance dans la bagarre et commence alors la guerre des deux Anne. Pour se venger d'avoir été éconduits par Anne de Bretagne, Alain d'Albret et Jean de Rohan rejoignent

Charles VIII qui possède déjà le château des ducs et qui occupe les places fortes.

Il faut savoir qu'Alain d'Albret est petit-fils d'Alain de Rohan et demi-frère de Françoise de Laval, gouvernante d'Anne. En 1487, alors qu'il était âgé de 47ans, il voulut épouser Anne alors âgée de 10 ans seulement. Elle refusa catégoriquement.

Anne de Bretagne pense compter sur Maximilien d'Autriche et ses autres alliés mais ceux-ci ne s'engagent que du bout des lèvres et n'apportent que très peu d'aide. Très vite, les Français envahissent la Bretagne. Au cours de l'été 1491, Rennes est assiégé. Les paysans de Guingamp se préparent à voler au secours de leur duchesse mais Rohan, non seulement le leur interdit mais fait intervenir l'armée française qui attaque Guingamp. La ville est saccagée tandis que cette armée rallie Rennes, brûlant tout sur son passage. La marine anglaise propose d'évacuer Anne pour la conduire auprès de son mari aux Pays-Bas. Elle a des principes : tenir jusqu'au bout aux côtés de ses Bretons.

Les semaines passent, les villes sont pillées, les populations massacrées. Les assiégés tentent de sortir de Rennes mais ne peuvent y parvenir. Néanmoins, bien que peu nombreux, ils s'organisent pour supporter le siège et ne pas céder.

Avec le temps, pourtant, vient le moment où il faut, d'une façon ou d'une autre, mettre fin à cette crise aux conséquences désastreuses. Certains y pensent. Et dans l'air de l'époque, Anne de Beaulieu verrait bien un mariage. Et pas n'importe lequel : le mariage de son frère Charles VIII, l'assiégeant, avec Anne de Bretagne, l'assiégée.

Entre l'idée et son application, la route est semée d'embûches. Marier les chefs de deux armées qui s'affrontent à mort depuis longtemps est forcément compliqué. Lorsqu'on sait, de surcroît, que l'une est déjà mariée officiellement de son côté, que l'autre a accepté une promesse de mariage de Marguerite d'Autriche, fille du mari par procuration de la première, cela devient une affaire inextricable. On peut ajouter que les fiancés ont des liens de parenté.

Qu'à cela ne tienne. A cœur vaillant rien d'impossible.

Anne de Bretagne se considère mariée devant Dieu et devant les hommes. Il faut que d'importants hommes d'églises expliquent à la jouvencelle de 14 ans que, le mariage n'ayant pas été consommé, elle reste libre d'épouser le roi de France et que, dans ce cas précis, ses convictions religieuses sont donc sauvées. Le roi donne l'ordre de réunir les Etats de Bretagne qui, le 8 novembre 1491, adressent une supplique à leur duchesse pour qu'elle fasse la paix. Enfin Charles VIII promet de maintenir les privilèges des bretons. Il a suffi de deux rapides rencontres entre le roi et la duchesse pour sceller les fiançailles.

Charles VIII, sacré à Reims en 1484 (il a 14 ans), fiancé officiel de Marguerite d'Autriche, se libère de sa promesse considérant que les circonstances exceptionnelles l'y autorisent. Il y va de l'avenir du Royaume. Alors, le 25 novembre 1491, Charles VIII annonce cruellement à sa promise de 14 ans longtemps considérée comme petite reine qu'il rompt ses fiançailles pour épouser Anne alors qu'il s'était présenté lors de son sacre comme gendre de Maximilien. C'est finalement Anne, malheureuse elle-même, qui console et reconforte la pauvre enfant dont le rêve de devenir reine s'envole à jamais.

L'ermite François de Paule avait préconisé cette union dès 1488. Il avait prédit que le mariage se ferait après de lourds conflits. Il ne s'est pas trompé.

Le 25 novembre 1491, quatre cents soldats escortent la duchesse pleine de tristesse sur la route de Langeais. Le comte de Dunois qui dirige l'escorte tombe de cheval et se tue. Anne perd un fidèle de toujours, elle est décomposée.

A l'aube du 6 décembre, elle revêt une robe blanche. Le roi s'approche en costume de chasse. Anne de Beaujeu savoure sa victoire.



Le contrat de mariage est signé stipulant que, par cet acte, Charles VIII réunit la Bretagne à la France et que Anne perd l'administration de son duché. Il précise en outre que, si le roi meurt, la reine devra épouser son successeur.

Après la messe et le banquet, point de réjouissances ni de fêtes. Les dames d'atour préparent Anne pour la nuit tandis que six bourgeois de Rennes, cachés dans les tentures assistent « au dépuçelage de la reine ». Ils constatent ainsi la consommation du mariage.

Dès le lendemain matin, son mari part pour Tours, vaquant à ses occupations. La reine est escortée à Plessix-les-Tours, gardée par Anne de Beaujeu. Elle y vit recluse, ressassant sa vie enjouée du château de Nantes. Elle a désormais un rôle unique : donner un fils au roi autrement dit un descendant à la couronne.

Anne et Charles, parents au quatrième degré, attendent toujours la bulle du pape les autorisant à se marier. Cette dispense tardant trop, Charles VIII décide de faire sacrer Anne à Saint-Denis, leur union devient irréversible.

Sur le trajet, la foule acclame sa reine, le peuple exprime sa joie sans réserve, les bourgeois offrent des cadeaux à leur souveraine qui se sent aimée. On peut imaginer la colère d'Anne de Beaujeu, ancienne régente et

alors première dame de France, remplacée par son adversaire dans les cœurs, dans les têtes et dans les faits... Le 8 août 1482, Anne est « ointe chef et poitrine » et donc, par ce geste, sacrée reine de France.

Comme une bonne nouvelle ne vient jamais seule, Anne est enceinte. Le roi est heureux, il la protège, la couvre d'attentions. Elle prend désormais toute sa place auprès de Charles qui l'apprécie et, du même coup, elle affirme sa position à la cour, se libérant ainsi des griffes d'Anne de Beaujeu.

Profitant de la situation, elle fait venir à Langeais ses serviteurs de Nantes (dont son maître d'hôtel, son confesseur et son médecin). Elle fait venir des gens de tous métiers de la décoration, se dote d'écuries avec mules et haquenée, de fauconniers, d'oiseleurs, de jardiniers. Elle possède aussi des lévriers et des linottes.

Un peu souffrante pendant sa grossesse, elle cherche à être rassurée, à être soutenue au cours de cette période. Elle fait appel à François de Paule, « le bonhomme » vénéré et reconnu par la cour entière. Très vite, elle partage avec l'ermite l'enthousiasme, la dévotion et la vénération pour saint François d'Assise dont elle porte le cordon. Cette cordelière fera dès lors partie de sa vie spirituelle et apparaîtra dans ses emblèmes.

Pour garder son ascendant sur le roi et connaissant sa sensualité, elle dort avec lui toutes les nuits. Nonobstant l'étrangeté de leur mariage, le roi et la reine forment un vrai couple.

On voit alors la Duchesse de Bretagne et Reine de France monter une cour raffinée. La lingerie, les déshabillés, les chemises, les brassières (soutiens-gorges de l'époque), jupes, corsages, capes diverses ne laissent pas indifférents les hommes de la cour dont au premier chef le roi. La cour de Charles VIII (qui commence à se parfumer) ou plutôt la cour féminine de la Reine Anne, attirent de nombreux visiteurs parmi les grands de toute l'Europe. Les effectifs de la cour royale triplent. Anne qui dispose d'appartements privés personnels dont une salle de réception a 350 serviteurs autour d'elle. Dans sa suite encore, des gentilshommes bretons pour sa garde personnelle et seize dames venues de Bretagne. Dès ce moment, les hermines ont orné tous les vêtements de la reine.

Anne prend régulièrement des bains auxquels elle ajoute de l'eau parfumée à la violette et à la rose. Aussi drôle que cela puisse paraître aujourd'hui, elle fait garnir les planchers de bruyère et de fougère pour parfumer l'air intérieur de ses pièces à vivre.

Ainsi, la cour de la Madame Anne devient une cour de Dames où le raffinement et l'élégance ont seuls droit de cité. Elle interdit les propos grossiers ou obscènes, elle façonne des filles sages et vertueuses, elle est sollicitée par de nombreux souverains pour leur choisir une compagne à tel point que ce royaume de « féminie » est considéré comme une « pépinière de reines ».

Anne fait évoluer la condition féminine en imposant aux hommes de rendre hommage aux femmes comme le fait le roi Charles VIII lui-même à la reine. Elle a introduit à la cour le sens de la fête culturelle en faisant participer des poètes et des artistes. Passionnée d'histoire, elle a demandé à Pierre le Baud, son conseiller et à Alain Bouchart, ancien secrétaire de son père François II de rédiger les Grandes Chroniques de Bretagne.

Le 10 octobre 1492, vers 4 heures du matin, la Duchesse de Bretagne, reine de France, aidée des médecins Olivier Lorens et Gabriel Miro, met au monde un garçon qui, après trois jours de palabres et d'âpres discussions, fut appelé Charles-Orland soit Orlandus-Carolus en latin. Orlandus est l'équivalent du français Roland.

Le dauphin est né, la liesse générale s'empare du royaume. Il est baptisé trois jours plus tard en présence de ses trois marraines et de ses deux parrains.

*Les parrains et marraines sont Anne de Beaujeu et son époux Pierre de Bourbon,
Jeanne de France et son époux Louis d'Orléans,
Jeanne de Laval, souveraine de Sicile.*

Avant Noël, alors que le mariage est prononcé depuis le 6 décembre 1491, que Charles-Orland est né le 10 octobre 1492 arrive la bulle pontificale autorisant le mariage. Elle est antidatée du 15 décembre 1491.

La vie de l'enfant est organisée par son père lui-même, la maison du dauphin compte une centaine de personnes dont le Breton Pierre de Pondriant qui a haute main sur la nourrice, la berceuse et les femmes de chambre. Hormis Anne qui vient voir son bébé tous les jours, seul François de Paule a le droit de rendre visite à Charles-Orland pour lequel d'ailleurs Charles VIII envisage d'agrandir son château d'Amboise afin de mieux le soustraire aux épidémies et aux actes malveillants du genre empoisonnement dont il pourrait être victime. Charles VIII craint beaucoup l'Italie.

Cependant, un dauphin étant né, le roi qui jusque là hésite à quitter ses frontières pour ne pas risquer chaos ou complots, ré-instaure les transhumances de la cour consistant à transporter d'un château à l'autre tous les meubles, tapisseries, vaisselle. Anne le regrette puisqu'elle sera éloignée de son fils mais elle reçoit des nouvelles tous les jours. Sur la route de Lyon, le couple royal est accueilli à Moulins chez le duc de Bourbon. Le convoi est acclamé par la foule tout au long du chemin, il en est de même à l'entrée dans Lyon le 6 mars 1494.

Anne est à nouveau enceinte. Mais, fatiguée, elle accouchera prématurément d'un enfant appelé Charles qui mourra le jour même de sa naissance.

Charles VIII reprend la chasse, ses fredaines, se met en tête de conquérir Rome, Naples, Jérusalem, rêvant aussi de combattre les Turcs. Il supprime la Chancellerie de Bretagne, le royaume n'a plus d'argent. Mais rien n'y fait, il prépare la campagne d'Italie. La reine, à nouveau enceinte, doit vivre à Moulins et ne peut voir son fils. Elle craint la maladie pour son Charles-Orland, s'inquiète de la santé de son mari dont, en plus, elle sait qu'il ne pourra résister aux beautés italiennes pouvant transmettre aux soldats de l'époque « le mal de Naples » ou « mal français ». En réalité, il s'agit de maladies vénériennes. Pour aider à la réussite de son mari en Italie, Anne fait dire beaucoup de prières et fait brûler beaucoup de cierges.

Elle accouche pour la troisième fois en 1494 d'une fille mort-née tandis qu'elle apprend la maladie de Charles-Orland frappé par l'épidémie de rougeole qui sévit en Touraine. Personne ne peut rien pour le sauver malgré les prières de François de Paule et de ses Minimes. Charles-Orland meurt le 16 décembre 1495 âgé de 3 ans.

La cour revient à Paris avant de retourner à Moulins où la reine soigne son mari. Enceinte à nouveau, elle doit rentrer en Touraine où elle attend la naissance de l'enfant qu'elle porte : une fille mort-née au printemps 1495.

Deux autres enfants naîtront du couple royal au Plessis-les-Tours : Charles, prématuré, le 8 septembre 1496 qui meurt le 2 octobre et Anne le 20 mars 1498 qui meurt le jour même.

A Amboise, le roi agrandit le château réservant un logis doré pour la reine. Les travaux se terminent en 1496, le château est meublé luxueusement avec notamment des tapisseries de Flandre, les trésors ramenés par le roi de ses victoires en Italie sont utilisés ici pour décorer le logis des Sept Vertus.

Les trésors italiens sont composés de 130 tapisseries, 172 tapis, 39 tentures de cuir, des tableaux, des sculptures de marbre, des étoffes de soie et de velours et la fameuse bibliothèque des rois aragonais.

Charles VIII, conquis par la beauté des jardins de Naples ramène avec lui des jardiniers de son « royaume de Sicile ». Ils dessineront et élaboreront des jardins arborés avec diverses essences, des arbres fruitiers, des parterres. Ils auront naturellement un style franco-italien intégrant déjà les apports de la Renaissance italienne à la Renaissance française.

Chez elle, Anne se languit, découragée, frustrée de ne pouvoir mettre au monde un dauphin viable malgré ses sept grossesses et sa détermination pour y parvenir. Ses prières pas plus que celles de François de Paule, pas plus que les amulettes pour conjurer le sort n'y pourront rien. En revanche, elle récupère son mari en bon époux désireux de respecter une vie en accord avec les commandements de Dieu. Sont-ce les larmes de la reine, ses prières, les oraisons de François de Paule ou l'état de santé chancelant de Charles

VIII qui l'ont fait délaisser sa vie de débauché ? Difficile d'afficher les proportions de chacun de ces éléments dans son comportement si exemplaire qu'il se permet de reprocher à son beau-frère Louis d'Orléans de négliger sa femme, la douce Jeanne.

Toute la cour s'étonne, ses anciens compagnons fêtards tout autant. Le couple semble chercher grâce auprès de la religion, le roi lui-même écoute en audience les plus pauvres, Anne de Bretagne dont l'influence sur son mari est alors patente aide beaucoup les ordres mendiants dont celui des Minimes. L'un et l'autre sont à ce moment très fatigués.

Anne se remet très mal de l'accouchement de sa dernière petite Anne morte le jour même de sa naissance, elle a perdu beaucoup de sang. Le 7 avril 1498, son mari lui propose d'assister à un jeu de Paume. Pour y parvenir, le couple doit effectuer un cheminement traversant salles, galeries, escaliers et portes. En franchissant une porte basse, Charles VIII se cogne le front contre « l'huys ». Il continue son chemin, s'entretenant avec son confesseur lorsqu'il s'affaisse et perd la parole. Il reste là sur une pailleasse durant plusieurs heures, retrouvant ses esprits à trois reprises avant de rendre l'âme. La reine affolée est entraînée de force dans ses appartements. Les causes réelles de la mort du roi semblent discutées. Est-elle due aux suites de la violence du choc qui a pu produire des ruptures de vaisseaux dans la tête comme c'est le cas le plus probable ? Est-elle due à l'orange d'Italie qu'il a mangée peu de temps avant (Empoisonnement) ? Est-elle due à une crise d'un tout autre type ?

Anne de Bretagne, reine de France pour la deuxième fois

Anne charge Louis d'Orléans de financer les obsèques de son frère auxquels elle ne se rend pas.

En quelques jours, veuve à 21 ans, elle reprend les rênes de ses états remerciant Dieu de lui avoir rendu sa Bretagne où elle renomme un Chancelier en la personne de Philippe de Montauban. Elle nomme Guillaume Guéguen, abbé de Redon.

Anne est alors reine de France, Duchesse de Bretagne, comtesse de Montfort, de Richemont, d'Etampes et de Vertus.

Elle demeure à Amboise, envoie ses messagers porter dans toute la France des lettres closes et des dépêches enfermées dans des boîtes de fer. Elle demande aux nobles, aux bourgeois et prêtres de l'accompagner à Paris pour s'installer à l'hôtel d'Etampes. Elle se rappelle le contrat de Langeais et attend. Elle sait qu'elle doit alors épouser Louis d'Orléans cousin de Charles VIII. Mais il est déjà marié à Jeanne de France qui n'est autre que la sœur du roi défunt.

Lors du siège de Rennes, il était lui-même auprès d'Anne, lui conseillant contre le vœu de son cœur d'accepter l'union proposée à l'époque. En réalité, elle l'apprécie et elle sait que lui l'aime, qu'il veut l'épouser.

Il a 36 ans, il aime les arts, il est assez beau, plutôt raffiné et doux. Il s'est fait sacrer à Reims le 28 avril 1498, hors la présence de sa femme qu'il avait épousée sur ordre de Louis XI (roi et père de Jeanne). Il met tout en œuvre pour obtenir le divorce insistant sur le fait que son mariage avec Jeanne de France n'a jamais été consommé ; c'est bien ce que retiendront les trois juges du Tribunal obéissant aux souhaits du roi. Reste à obtenir le bref du Pape acceptant cette annulation. Il faut savoir que les choses se jouent en coulisses.

Louis XII aime Anne depuis longtemps, il en avait fait la demande en mariage à François II qu'il vint aider aux heures sombres de la Bretagne.

La chance sourit aux deux audacieux puisque le pape Borgia cherche à marier son fils César Borgia pour lui offrir un avenir glorieux. Il souhaite Charlotte d'Aragon fille de l'ancien roi de Naples mais Anne s'y oppose considérant que la jeune fille était sous sa protection et surtout que le fils bâtard du pape avait déjà assassiné une partie de sa famille. Finalement il est décidé que César Borgia épousera Charlotte d'Albret, fille de l'ancien soupirant d'Anne de Bretagne et riche héritière. Tout le monde est content et le pape signe les dispenses pontificales permettant l'union.

Anne rejoint la Bretagne, acclamé tout au long de la route. Elle entre, triomphante, dans Nantes où elle retrouve avec la fierté que l'on devine, son château qu'elle n'a jamais oublié.

Anne exploite la situation à son avantage et le roi cède à toutes ses demandes. Il veut lui plaire et est prêt à tout pour conquérir sa Bretagne. Elle réussit même à lui faire passer sa course aux jupons et sa frivolité. Tandis que Jeanne de France reçoit le duché de Berry, Louis XII rejoint Anne à Nantes où le mariage est célébré le 8 janvier 1499.

A Blois où vécut Charles d'Orléans, oncle poète du roi, et où réside désormais le couple royal c'est l'amour et le bonheur. L'hermine y a droit de cité un peu partout : les blasons de lys et d'hermines se côtoient en couple couronné tandis qu'apparaissent les initiales L et A sans oublier la cordelière. Anne reste proche du peuple et des colonies de Bretons et marinières qui habitent de l'autre côté de la Vienne. Blois s'appelait initialement Bleiz en référence à la Bretagne. Résolument proche de la religion, Anne, écoutant attentivement son confesseur François de Paule, se lance dans les pèlerinages aux saints guérisseurs dont elle attend beaucoup en termes de santé. L'ermite connaît aussi les bienfaits des plantes et leurs caractéristiques rappelant au passage celles qui contiennent des poisons parfois violents. Anne craint les poisons dont les familles italiennes seraient seules à en connaître la composition transmise en secret de génération en génération.

En ce nid d'amour et de bonheur, Anne est enceinte de son roi quelques mois seulement après son mariage. Elle prépare ses couches, s'appliquant à parer magnifiquement « sa chambre de gésine ». Tout se passe d'autant mieux que la reine espère mettre au monde un dauphin lorsqu'une épidémie de peste sévit dans la région. La tenue des médecins emmitouflés en une grande cape noire rehaussée d'un long nez aux allures de bec de corbeau empli d'aromates, le tout surmonté d'un drôle de chapeau qui laisse à peine percevoir ce qu'on a devant soi, la silhouette de ces hommes en noir qui ne peuvent rien si ce n'est éviter la contagion pour eux-mêmes, ont fait que le terrible fléau aux bubons fut qualifié de « mort noire ». On essaie toutes sortes de pratiques dont l'effet bénéfique n'est que supposé ; en situation désespérée, les populations, fragilisées, font feu de tous bois pour sauver ou protéger leurs proches. Le roi Louis XII fait bâtir des fontaines à Blois afin d'éviter les risques liés aux eaux souillées. Il exige en outre que sa femme quitte Blois immédiatement pour qu'elle et son enfant à naître habitent loin de l'épidémie. Elle accouchera à Romorantin.

A cette époque, le mot « peste » recouvre plusieurs types de maladies parmi lesquelles le typhus et toutes les maladies contagieuses.

Naissance de Claude

Anne est confiée à Louise de Savoie, cousine du roi et veuve de Charles d'Angoulême qui séjourne fréquemment au château de Romorantin qui, pour cette raison, devient de fait la capitale du royaume. Tout en préparant une expédition pour récupérer l'héritage de sa grand-mère Valentine de Milan, Louis XII signe des ordonnances et, pour tenir parole, signe aussi l'acte d'adoption de César Borgia, fils bâtard du pape.

Alors que le roi se trouve à Milan, il reçoit une bonne nouvelle par courrier : la naissance de sa fille Claude. Il rejoint immédiatement sa femme et sa fille à Romorantin.

Anne prénomme sa fille Claude en remerciement à saint Claude qui lui avait permis une délivrance heureuse.

Au quotidien, Louise, mère de l'héritier présomptif, estime être la première dame de la cour. Or, la reine prend la place qui lui revient auprès du roi et, ce faisant, relègue Louise au rang de dame d'honneur. Louise vit angoissée à l'idée que la reine puisse avoir un fils viable qui serait légitime héritier. Or, elle espère vraiment que son fils François (d'Angoulême) puisse accéder au trône, elle sait que Anne a déjà eu auparavant trois fils et une fille ce qui peut présumer encore de sa capacité à donner le jour au futur roi de France. Elle n'a pas tort puisqu'un petit François naît le 21 janvier 1503 à Blois mais il meurt à la mi-février de la même année désespérant l'une, réconfortant l'autre. Naissent ensuite une fille mort-née en octobre 1507, Renée le 20 octobre 1510 et un garçon mort-né le 21 janvier 1512.

Anne a toujours gardé un amour maternel dont les seules limites sont ses obligations de reine de France. Elle doit suivre son mari dans ses déplacements prenant soin de laisser des instructions à l'heure où la médecine balbutie et où Claude donne l'impression d'être fragile. Le couple aime se rendre à Lyon, aux portes de l'Italie, que le roi aime bien. Anne y offre des spectacles et des danses préférant les arts et la culture aux joutes chevaleresques qu'elle juge trop violentes. Elle continue à aider ceux qui ont besoin, en exemple on peut citer la suppression, à la demande des « marchands-fréquentants » des nombreux péages de la Loire ; elle demande que l'on s'occupe de l'entretien des rives du fleuve.

A peine née, Claude sur laquelle veille sa mère avec une attention particulière devient l'objet d'un enjeu européen. Louis XII envisage un mariage avec Charles de Luxembourg (futur Charles Quint), il a 7ans, Claude a 2 ans. Le roi trouverait ainsi une alliance avec Maximilien d'Autriche et Ferdinand d'Aragon. Anne est comblée, elle voit déjà sa fille impératrice d'un grand Occident. Il suffit d'imaginer les héritages tels que l'Artois, la Flandre, les Pays-Bas, la Franche-Comté, le duché de Bourgogne, la basse Autriche, le Tyrol, l'Espagne, la Sicile, les trésors du Nouveau-Monde. Tout ceci serait associé aux possessions du roi de France et d'Anne de Bretagne. Les accordailles ont lieu à Lyon en 1501 conclues par un traité. Il suffit d'imaginer l'archiduc d'Autriche et son épouse arrivant au château à la tête d'un cortège de plus de 600 chevaux pour se faire une idée de l'importance de l'événement. L'archiduchesse rend visite à la reine de France qui lui offre des huîtres bretonnes et des esturgeons pêchés à Nantes, le tout préparé par son propre maître queux et accompagné de vins de Loire. La reine de France demeure bretonne de cœur et de fait.

Il est coutume de dire que les deux filles de Louis XII et Anne de Bretagne, à défaut de se distinguer par leurs beautés physiques, séduisent : Claude par « sa bonté et sa générosité », Renée par « le subtil esprit de sa mère ».

Anne de Bretagne et son Tro Breiz

Littéralement Tro Breiz signifie tour de Bretagne. Chaque breton se doit, au cours de sa vie, d'accomplir ce pèlerinage qui conduit aux tombeaux des sept Saints fondateurs des évêchés primitifs de Bretagne. A défaut, il est dit que, défunt, il devra le faire en avançant chaque année de la seule longueur de son cercueil.

Peu importe le point de départ mais le pèlerin doit se rendre d'un siège d'évêché à l'autre en suivant le sens des aiguilles d'une montre rencontrant saint Patern à Vannes, saint Corentin à Quimper, saint Paul-Aurélien à Saint-Paul-de-Léon, saint Tugdual à Tréguier, saint Briec à Saint-Brieuc, saint Samson à Dol-de-Bretagne, saint Malo à Saint-Malo.

Nous sommes au début 1505. Louis XII tombe malade et, malgré les bons soins de son épouse (sa « bonne femme » comme il l'appelle) qui le console à chaque fois qu'il le désire, il dépérit, n'a plus goût à rien. Ses médecins, son entourage pensent « que de lui fut fait », lui-même fait son testament dicté en secret au cardinal d'Amboise ordonnant que « pour le bien et la sûreté de la chose publique de son royaume, sa fille Claude et son neveu le comte d'Angoulême fussent mariés incontinent dès que Claude serait en âge de le faire ».

Dès lors tout se complique dans le couple. Contre toute attente le roi guérit. Il veut convaincre et tout faire pour que la paix règne dans l'entourage royal. Il obtient le serment que Anne de Bretagne et Louise de Savoie jurent leur réconciliation sur les Evangiles. Par contre, Anne n'accepte pas de voir sa fille mariée à François d'Angoulême dont la réputation, dont la légèreté tout autant que les dépenses inconsidérées sont connues. Finalement elle cède aux volontés d'un époux au bord de la mort. Le dit époux reconnaît que « ce gros garçon gâchera tout » mais il ajoute qu'il préfère « faire alliance entre les souris et les chats de son (propre) royaume ».

Louis XII est parfaitement conscient du désarroi de sa femme dont il connaît l'amour pour le sanctuaire du Folgoet. Alors, il lui propose de s'y rendre en remerciement de sa guérison (à lui). Elle en profite pour faire son Tro Breiz qui dure cinq mois de juin à octobre 1505. Ce pèlerinage fut un triomphe et, partout, par la suite, surgissent des maisons de la Duchesse Anne. Les habitants viennent de toutes parts acclamer leur duchesse montée sur sa haquenée favorite Châtillonne, accompagnée de son chancelier, du vicomte de Rohan et d'une suite importante de dames et de gentilshommes qui font qu'elle fait étape dans des couvents, des abbayes ou des châteaux.

Elle n'oublie ni Nantes sa ville natale, ni Guérande où Anne s'était réfugiée lorsque les troupes de Charles VIII envahissaient son duché.

A la cathédrale de Vannes, elle prie saint Patern. Dans la ville, une chapelle dédiée à sainte Anne fut longtemps appelée chapelle de l'Hermine à cause de sa clé de voûte aux armes de Bretagne.

A Quimper, fief de saint Corentin, elle rencontre l'évêque Raoul Le Moel qui fut aumônier de Charles VIII et qui signa le contrat de mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Charles VIII fit don au chapitre de son aumônier du « devoir de billot dans les fiefs de cette cathédrale pendant six ans »

Le billot était une imposition qui se levait sur les boissons.

Locronan

L'étape suivante est Saint-Paul-de-Léon mais la reine très attachée à toute sa terre bretonne s'attarde à Locronan et à Brest. A Locronan ou Loc-Ronan, lieu consacré à saint Ronan, elle vient prier le saint pour qu'il lui donne un fils.

Mais ce sera une fille, la duchesse l'appellera Renée en relation directe, sans doute, avec le nom Ronan. A Locronan encore les douze stations de la Troménie rappellent la nouvelle christianisation introduite aux V^e et VI^e siècles par les moines bretons venant d'Irlande, de Cornwall, de Galles... sur une terre armoricaine où le celtisme, plus proche des cultes de la nature et du paganisme, conserve des racines, plus profondes qu'il n'y paraît. Les ducs de Bretagne ont toujours eu une grande vénération pour ce sanctuaire. Marguerite de Foix y vint prier pour avoir un fils mais c'est Anne qui naquit, viable. Les femmes en désir d'enfants s'assoiaient sur la « chaise » (Kador) tout autant que les Montfort venaient demander à saint Ronan d'assurer la prospérité de leur lignée. Du coup, Locronan bénéficie de nombreux privilèges sous forme d'exemptions de fouages, de redevances payées par foyer ou par feu. Les ducs Jean IV, Jean V, François II et le roi de France Louis XII ont tous confirmé ces privilèges. Dans le cadre de sa grande dévotion pour saint Ronan, Anne voue un culte particulier pour la chapelle Bonne-Nouvelle où elle fit un vœu pour la naissance de son fils Charles-Orland. En ce jour, elle y prie encore pour donner un dauphin à la France, elle offre 300 livres au chapitre et fait construire la chapelle de Penity (littéralement maison de pénitence, lieu de prière).

A l'époque, les tisserands faisaient la richesse du bourg ; ils ne subsisteront pas à la disparition de la marine à voile.

Une escale à Brest rappelle que 1700 ans durant, ce site militaire fut l'un des plus anciens du monde. Forteresse bretonne, elle fut occupée par les Anglais et Charles de Blois y fut emprisonné. Objet de conflits fréquents, le duc Jean V en fortifia encore les installations, à juste titre puisque Brest était très convoité par les Français à tel point que, à l'avènement d'Anne, Charles VIII avec des complicités bretonnes dont le vicomte de Rohan, occupe la place forte. Mariée désormais à Charles XII, Anne y est désormais chez elle, à nouveau et enfin.

Elle continue son voyage vers le Folgoet, sanctuaire qui fut l'objet essentiel de sa venue en son duché. Chef-d'œuvre de l'art breton du XV^e siècle, il fut construit à la suite d'un miracle. Les gens y viennent rapidement en pèlerinage. Le duc Jean V par lettres patentes « exempta à perpétuité les hostelleries, cabarets et autres dépendances de l'église de tous impôts et subsides tant sur les vins et liqueurs que sur les denrées et marchandises vendues en ces lieux ». Princes, ducs et autres seigneurs sont nombreux à se rendre au Folgoet mais Anne est réellement une fervente au point d'y être venue en pèlerinage après son mariage avec Louis XII toujours dans le même désir d'avoir des enfants. En ce jour, elle remercie la Vierge d'avoir sauvé la vie de son mari et offre entre autres présents une croix d'argent et un calice d'or.



Notre-Dame du Folgoët (29)



Elle arrive alors au siège épiscopal de Paul-Aurélien puis rejoint Morlaix où elle commande sa Cordelière qui lui coûte 25 000 livres. Elle choisit le nom de son vaisseau en hommage à la Vierge et à saint François d'Assise (Assise est une ville du centre de l'Italie) dont les fils spirituels étaient les Cordeliers. La reine veut développer la puissance de la marine bretonne et ne manque pas de soutenir la croisade de Louis XII.

A ce sujet on peut rappeler le fantastique destin du navire La Cordelière, armé par Anne de Bretagne et dont elle confie le commandement à Hervé de Portzmoguer. En août 1512, face à une grosse flotte anglaise venue de l'île de Wight, Portzmoguer se sentant perdu et malgré la présence de sa famille à bord met lui-même le feu à son navire avant de le lancer contre la force

ennemie. En une journée, plus d'un millier de morts ; en quelques minutes, le Regent et la Cordelière sombrent corps et biens dans l'océan agrippés l'un à l'autre. Triste fin pour la Cordelière armée par Anne de Bretagne.

Anne est en Bretagne, parmi son peuple mais Louis XII s'ennuie et le fait savoir à sa « Brette » sous forme de divers messages. Elle refuse de rentrer prétextant une fluxion à l'œil. Or, il existe à deux pas de là, à Plougasnou, une fontaine miraculeuse dénommée « dour ar biz » (l'eau du doigt) qui guérit ce mal. Le doigt en question n'est autre que celui de saint Jean-Baptiste. Elle s'y rend.

Elle ordonne au recteur de lui apporter cette relique. Hélas, celle-ci se brise en route. Non sans raison et Anne le comprend. C'est à elle d'aller à sa rencontre, à pieds, et non à lui de venir vers elle. Elle fait le chemin accompagné de dames, de barons bretons et de prélats. A l'office, l'évêque de Nantes applique le doigt sacré sur l'œil de la reine agenouillée qui se guérit sur-le-champ.

Un autre miracle survient ce même jour : Anne pose le pied sur un rocher et, miraculeusement, la chaussure reste imprimée dans le caillou. La croix de l'endroit s'appellera « kroaz ar rouanez », la croix de la reine.



A Tréguier dont le 1^{er} évêque fut saint Tugdual, Anne salue saint Yves, défenseur des humbles et patron des avocats. Jean V (1389-1442), duc de Bretagne, aurait aimé avoir sa sépulture à Tréguier honorant la ville d'un magnifique tombeau de saint Yves (détruit à la Révolution). Il résidait sans doute dans un hôtel juxtant l'évêché. Anne de Bretagne et sa suite séjournent sans doute à ce même endroit. Jean V avait fait deux vœux lorsqu'il était prisonnier : donner de l'argent pour élever le tombeau de saint

Yves indiqué ci-dessus et accomplir le pèlerinage des Sept Saints de Bretagne. Il fit ce Tro Breiz à pied.

Notre-Dame de Grâces à Guingamp

Alors que Jean V régnait encore, la Bretagne était envahie par les troupes royales, Guingamp fut menacée à son tour par les Français. Le peuple se leva en masse, vite rejoint par bien d'autres Bretons dont le comte de Dunois, parti de Nantes. Il voulut se rendre en Angleterre pour chercher du secours mais il n'y parvint pas.

Anne veut comme à l'ordinaire remercier ses fidèles. Par mandement, elle offre aux bourgeois de Guingamp deux cents livres tournois pour les services rendus à son père.

Anne, duchesse de Bretagne, reine de France, est aussi duchesse de Penthièvre et dame de Guingamp. Elle se souvient d'un mendiant franciscain qui avait fait construire une loge en forme d'oratoire au village de Beuzit. L'endroit était déjà, au Moyen-Age, l'objet d'un important pèlerinage. L'idée d'y installer une chapelle germe dans les esprits. Il a suffi d'en parler à Anne pour que celle-ci contribue largement à l'édification du monument dont la première pierre est posée le 12 mars 1506.

Continuant son Tro Breiz, la reine se rend à Lamballe puis au château de la Hunaudaye où elle est hébergée par Georges de Tournemine qui fait dresser les tables pour un riche banquet. Elle se rend ensuite à Dinan en souvenir de sa préceptrice Françoise de Dinan-Laval.



La Hunaudaye

Le voyage dure bien longtemps au goût de Louis XII son mari qui fut pourtant si indulgent avec elle. Elle retourne à Blois sans avoir bouclé son tour de Bretagne. La brouille dans le couple, née de la décision du roi de marier leur fille Claude à François d'Angoulême se prolonge. Rien n'y fait. Les fiançailles ont lieu en 1506, Claude est âgée de 7 ans, François d'Angoulême (futur François 1^{er}) de 12 ans. Si Anne est furieuse, son adversaire de toujours Louise de Savoie est triomphante.

En 1507, Anne donne naissance à une fille mort-née.

Le 20 octobre 1510, naît Renée qui épousera le duc de Ferrare, qui évoluera vers le calvinisme et la Réforme.

Aux contrariétés du mariage de sa fille Claude s'ajoute un autre souci de taille : la volonté du pape Jules II d'éliminer les étrangers de l'Italie ce qui déclenche une riposte du roi de France n'hésitant pas à monter les évêques du royaume contre Rome. Seuls les évêques bretons, sans doute à la demande de leur duchesse, resteront à l'extérieur du conflit. Louis XII est menacé d'excommunication par ce pape guerrier qui ajoute, en terme de chantage, que si Anne arrive à dissuader son mari d'aller au schisme elle aura un fils. Louis XII fait représenter une satire sur le pape qui menace de jeter l'interdit sur la France ce qui veut dire plus d'offices ni de sacrements sur le territoire. Jules II disparaît et son successeur Léon X qui est un Médicis ne veut pas se brouiller avec Louis XII.

La reine est enceinte une nouvelle fois pour mettre au monde un garçon mort-né le 21 janvier 1512.

Après avoir délivré ses dernières volontés qu'elle demande de suivre à la lettre sous peine de damnation éternelle, elle fait promettre à ses deux filles de toujours porter du jaspe et elle arrange le mariage de sa deuxième fille Renée. Dans son cœur, il reste au dernier jour la volonté de se venger de Louise de Savoie.

Elle meurt le 9 janvier 1514 laissant une fille de 15 ans et une fille de 4 ans. Le roi porte longtemps le deuil, renvoie tous les artistes et musiciens, veille le corps, organise les funérailles. La foule venant de partout souhaite contempler le visage de la reine. Ce n'est que le 3 février que les officiers de la Maison portent le cercueil en l'église Saint-Sauveur de Blois. L'évêque de Rennes conduit les prières tandis que les ordres mendiants, Cordeliers, Jacobins, Carmes et Augustins la veillent jusqu'à Saint-Denis où elle est inhumée après huit jours de marche. Selon ses vœux et suivant son attachement à la Bretagne, elle veut (et il en est fait ainsi) que son cœur soit envoyé à Nantes dans le tombeau de ses parents.

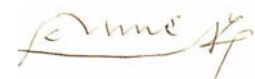
Le roi, cruellement frappé par la disparition de sa Brette tant aimée, de son « hermine tant regrettée », ne lui survivra qu'un an environ, rendant l'âme en 1515.

On peut penser que la vie d'Anne de Bretagne fut successivement celle d'une enfant, terrible enjeu des ducs et monarques régnant, celle d'une jeune femme qui essaie de s'organiser, mariée à un roi pour raison d'état, celle d'une femme particulièrement aimée par son mari et son peuple. Anne de Bretagne était en relation personnelle avec les souverains de toute l'Europe allant jusqu'à marier certaines de ses filles d'honneur avec des rois : Germaine de Foix, nièce de Anne, épousa Ferdinand d'Espagne... La reine de France recevait les hôtes étrangers après avoir pris la peine de se renseigner sur leurs goûts, leurs modes de vie... Elle a toujours entretenu des relations fortes et suivies avec plusieurs grands de son époque et particulièrement avec Margueritte d'Autriche qui fut la petite fiancée de Charles VIII, son premier mari.

Première femme « politique » d'Europe, elle avait, longtemps avant l'heure, un esprit mondialiste qui lui a souvent valu d'être considérée à son époque comme une utopiste.

Quoi qu'il en soit, cette femme qui claudiquait légèrement fut un être d'exception. Elle se plaisait à imposer son raffinement à la cour du roi et au roi lui-même. Féministe, femme de tête, de raison et d'action, elle a aimé. Son second mari, ses enfants, son peuple et la religion ont été les passions de cette « brette » d'exception.

Voici reproduite la signature d'Anne de Bretagne.

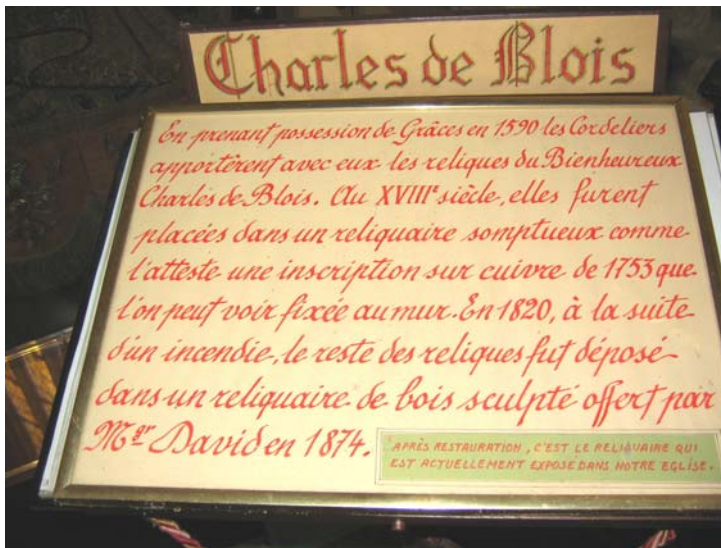
A handwritten signature in brown ink, appearing to read 'Anne de Bretagne' with a decorative flourish at the end.

La lecture de l'excellent livre de Geneviève-Morgane Tanguy (Editions Ouest-France, 2000) peut compléter utilement votre documentation sur la vie d'Anne de Bretagne.

Extrait du livre : Notre-Dame-de-Grâces
Michel Priziac, Kidour éditions

Pour acquérir cet ouvrage : rendez-vous sur ce site
www.noms-et-terroirs.com, page publications

Charles de Blois



Charles de Blois 1320 - 1364

Le duc Jean III s'est marié trois fois sans avoir d'enfants. Se pose alors le problème de la succession en Bretagne. Qui doit hériter de la couronne ? Sa nièce Jeanne de Penthièvre considérée comme héritière des droits incontestables de son père Gui, frère de Jean III et mort en 1331 ? ou Jean de Montfort, fils de d'Arthur II et de sa deuxième femme Yolande de Montfort, donc demi-frère de Jean III ?

En droit, les revendications de Jean de Montfort semblent solides : le droit de représentation admis par la coutume ne peut s'appliquer au duché lui-même ; la Bretagne, fief du royaume de France, doit obéir aux lois de ce

royaume excluant les nièces tant qu'il y a des frères en état d'hériter ; les prérogatives régaliennes d'un duc ne peuvent tomber aux mains des femmes.

Jean III n'aime pas les Montfort mais n'a pas le courage personnel de faire valoir les droits de sa nièce pour laquelle il se contente de rechercher un mari puissant ; en 1337 Jeanne de Penthièvre épouse Charles de Blois, neveu du roi Philippe VI de Valois. Il faut savoir que Jean III avait repoussé auparavant un projet de mariage entre sa fille Jeanne de Penthièvre et Jean de Cornouaille, frère d'Edouard III roi d'Angleterre qui aurait pu soustraire le duché à l'influence du roi de France.

A la mort du duc Jean III le 30 avril 1341, Blois et Montfort font appel au roi de France pour nommer le nouveau duc. Il choisit son neveu Charles de Blois confirmé par l'arrêt de Conflans signé le 7 septembre 1341. Les choses pourraient être simples si ce n'était la méfiance de Montfort qui, dès la mort de son demi-frère cinq mois plus tôt, a pris des gages en Bretagne (trésors de Jean III, principaux châteaux du duché) et a surtout accepté l'aide du roi d'Angleterre Edouard III faisant de Charles de Blois le défenseur des intérêts français en Bretagne.

Dès lors, la Bretagne subit les rivalités franco-anglaises et le conflit ouvert opposant Blois et Montfort, au-delà des questions de succession, devient un épisode de la Guerre de Cent Ans.

Dans ce monde de violence, Charles de Blois, guerrier courageux mais timide devant sa femme, généreux avec les prisonniers, bon avec les humbles, est considéré comme le chevalier parfait et le petit peuple, dans sa ferveur, l'honore comme un saint avant même que le roi de France, par politique, ait entrepris de le faire canoniser.

Photo de la couverture des Monuments du procès de canonisation du Bienheureux Charles de Blois, duc de Bretagne, 1320 - 1364 (Imprimerie Prud'homme, Saint-Brieuc, 1921). A noter que ces monuments ont été imprimés en 415 exemplaires seulement. Le texte qui suit fait largement référence aux Monuments du procès cité ci-dessus.

Voici en introduction ce que disent les Saints Livres en termes de Bienheureux :

« Bienheureux le Riche qui s'est montré sans tache, qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et les trésors. Qui est-il pour que nous le félicitions ? Car il a fait merveille durant sa vie. Il a été mis par ce moyen à l'épreuve, et s'est montré parfait ; aussi aura-t-il une gloire éternelle ; pouvant violer la loi, il ne l'a point violée, pouvant faire le mal, il ne l'a point fait. C'est pourquoi ses biens sont assurés dans le Seigneur, et toute l'Eglise des saints publiera ses bienfaits ».

Le procès en canonisation de Charles de Blois est exposé de la manière suivante : « C'était un privilégié de ce monde. En naissant il trouvait autour de

lui le luxe qu'appelle la fortune. A-t-il profité de ses richesses pour se livrer aux plaisirs défendus des sens ? S'est-il servi de ses trésors pour corrompre les hommes, acheter les consciences, ourdir des intrigues et arriver ainsi à ses fins criminelles ?

La réponse à ces questions sera faite par ceux qui l'ont connu pendant sa vie.

Sept ans après sa mort, le 9 septembre 1371, un tribunal ecclésiastique était constitué sous la présidence de l'évêque de Bayeux, l'abbé de Marmoutier et celui de Saint-Aubin d'Angers. Trois personnes venues de Bretagne, d'Anjou, du Maine, de Touraine, de Normandie et autres contrées étaient là pour témoigner de ce qu'elles avaient vu et entendu.

Ces témoins appartenaient à toutes les classes de la société. Des abbés de monastère, des maîtres en théologie, des chanoines, des prêtres, des religieux ; des nobles, des chevaliers, des hommes d'armes, des docteurs en droit, des receveurs d'impôt ; des gens du commun comme l'hôtelière de Saumur, des campagnards, des palefreniers, des domestiques...

195 comparurent réellement et déposèrent devant le tribunal. Tous étaient favorables et les témoignages parurent suffisants aux juges.

Qui est-il pour être félicité ?

On lui reconnaît des faits remarquables comme les guérisons en nombre, notamment chez les enfants. On peut rappeler les pèlerinages d'enfants qui se mirent en route pour Saint-Charles de Guingamp. Le plus âgé avait 14 ans, beaucoup avaient 12 ans, 10 ans, 8 ans voire moins encore. En chemin, les braves gens leur donnaient à manger, les aidaient et leur indiquaient leur chemin. On éleva sur les chemins et les routes des tas de pierres avec des Montjoie qui indiquaient aux pèlerins la voie du tombeau.

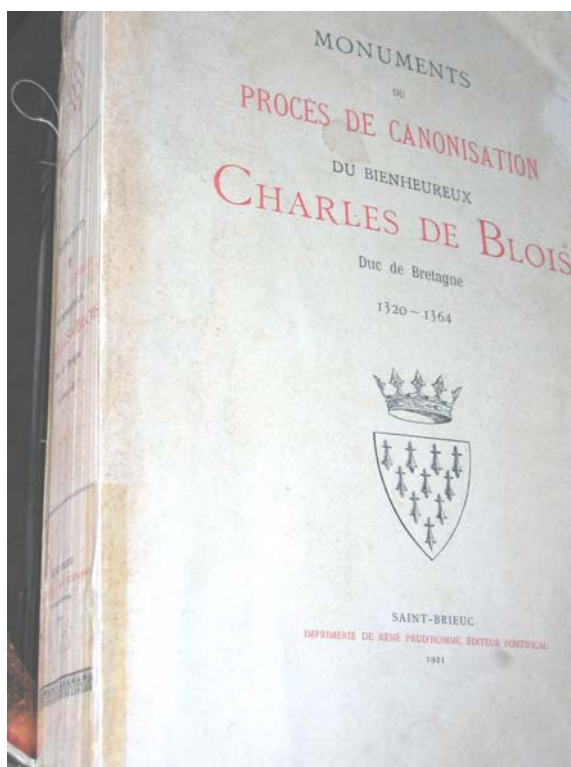
A Guingamp, il guérit la rage d'un compagnon. Une autre fois, un valet de ferme Guillaume Le Breton condamné à être pendu, échappe à cette mort honteuse en invoquant son ancien maître. Deux fois la solide corde cassa au moment fatidique.

Ceci, ajouté à bien d'autres faits similaires, suffit amplement à en faire un Bienheureux. Pourtant, le Procès en canonisation si bien commencé en 1371 n'a pu aboutir qu'en 1904 soit 533 ans plus tard.

Monseigneur l'évêque de Quimper, par une Lettre pastorale circonstanciée, ordonna que « le dimanche 19 novembre (1905), après la grand-messe, il sera chanté, dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse, un *Te Deum* avec le verset et oraison *pro grattis agendis*, en l'honneur du Bienheureux Charles de Blois, duc de Bretagne. »

Une statue a été placée à l'entrée du château ducal de Josselin (Morbihan) rappelant qu'avant de partir pour la fatale bataille d'Auray, Charles de Blois avait passé à une revue de ses troupes.

L'office liturgique et une Messe particulière concédée par Rome au diocèse de Blois et à ceux de Bretagne, sont les plus sûrs moyens de perpétuer la mémoire du pieux Prince. Blois le célèbre le 20 juin et la Bretagne le 3 octobre. Grâce à l'ordre immense de Saint-François, dont il eut un Fils de prédilection, son culte sera répandu dans toute la terre.



Recueil des actes du procès en canonisation de Charles de Blois dit
« Monuments du procès »

Extrait du livre : Notre-Dame-de-Grâces
Michel Priziac, Kidour-éditions

Pour acquérir cet ouvrage : rendez-vous sur ce site
www.noms-et-terroirs.com, page publications

Saint Yves, patron de la Bretagne

Extrait du livre « **Bretagne des Saints et des croyances** » de Michel Priziac,
Kidour-éditions

Pour acquérir cet ouvrage : rendez-vous sur ce site
www.noms-et-terroirs.com, page publications

Yves Helory naquit en effet le 13 octobre 1253 au *manoir de Kermartin* près de **Tréguier** (22). Azou du Quenquis, sa mère, prétendait qu'un songe lui avait révélé que son fils serait un saint. Jean de Kerhos, clerc de la paroisse de **Pleubian**, précepteur de l'enfant, l'accompagna à **Paris** où le jeune homme fut envoyé pour suivre des études universitaires. Il était alors âgé de 14 ans.

Il faisait déjà preuve d'une grande piété et d'une générosité sans limite à l'égard des pauvres, se privant lui-même de repas pour les offrir aux indigents. Il fréquentait quotidiennement les églises de **Saint-Séverin** et de **Saint-Julien-le-Pauvre**.

Ses études, dont les trois dernières années se passèrent à **Orléans**, durèrent jusqu'en 1280. A **Paris**, il fut formé à la didactique et à la théologie.

A l'âge de 30 ans, il fut nommé auprès de l'archidiacre de **Rennes** (35) où il donna immédiatement le tiers de ses droits aux pauvres. Il invitait d'ailleurs volontiers les indigents à sa table et recueillit deux orphelins : Derrien Guimar, futur dominicain, et Olivier Floc'h.

Un an plus tard, il fut appelé par l'évêque de **Tréguier** (22) pour assurer la mission d'official au sein du diocèse. Il put ainsi, au quotidien, défendre les pauvres contre les puissants. Il fut, en outre, nommé recteur de **Tredrez** (22) avant de rejoindre, en 1292, la paroisse de **Louannec** beaucoup plus importante que la précédente.

A chaque instant et partout, il prêcha la bonne parole tant en français qu'en breton. Le peuple lui fut reconnaissant et l'appela « ar beleg santel », le saint

prêtre. on dit même que le pain qu'il trouvait toujours pour offrir à un pauvre était fruit de miracle.

A la mort de ses parents, il transforma le manoir de Kermartin en lieu d'accueil pour les pauvres. Il y ajouta une chapelle en 1293.

En 1298, il remit sa charge au diocèse pour se consacrer entièrement à la contemplation.

Il s'éteignit le 19 mars 1303. Son corps fut transféré à la cathédrale de Tréguier.

Olivier Floc'h, l'un des deux orphelins qu'il avait recueillis devint gardien de la cathédrale de Tréguier (22) et, à ce titre, veilla sur le tombeau de Yves pendant le procès de canonisation qui s'ouvrit le 26 février 1330 et qui aboutit positivement le 19 mai 1347. La canonisation fut proclamée par le pape Clément VI.

Premier grand saint breton à être canonisé, saint Yves a toujours fait l'admiration des populations bretonnes ;

Dès le 29 mai 1347, à la levée du corps du saint, la tête fut placée dans un reliquaire et le reste des reliques fut mis dans un sépulcre que Jean V de Bretagne fit surmonter d'un monument. C'est aussi Jean V de Bretagne qui fit achever la construction de l'église **saint Yves** (aujourd'hui disparue) à **Paris**.

Surmontée d'une flèche en 1418, la chapelle de Kermartin devint plus tard, église paroissiale de **Minihy-Tréguier** (22).

En 1455, à **Rome**, le pape mit à disposition des Bretons s'y rendant en pèlerinage une petite église doublée d'un hôpital. Elle est dénommée aujourd'hui « église **Saint-Yves-de-Bretons** ».

Saint Yves, avocat des pauvres, est devenu patron des avocats et des gens de justice. Conformément à sa simplicité il est statufié en simple prêtre coiffé d'une barrette. Lorsqu'il n'est pas représenté seul, il est situé entre le riche et le pauvre. Chaque année, au mois de mai, il est célébré à Tréguier lors du pardon. L'église de **Louannec** conserve l'une de ses chasubles.

A la demande des évêques bretons, le pape Pie XI proclama saint Yves patron de la Bretagne. C'était le 12 mars 1924



Saint Yves représenté entre le riche et le pauvre

Saint Yves est honoré en de multiples endroits de la Bretagne (la liste ci-dessous n'est pas exhaustive)

Bégard (commune de l'arrondissement de Guingamp, 22) ;
Calanhel (commune de l'arrondissement de Guingamp, 22)
Grâces (commune de l'arrondissement de Guingamp, 22)
Kerfot (commune de l'arrondissement de Saint-Brieuc, 22)
Langoat (commune de l'arrondissement de Lannion, 22)
Loguivy-Plougras (commune de l'arrondissement de Lannion, 22)
Le Merzer (commune de l'arrondissement de Saint-Brieuc, 22)
Plélauff (commune de l'arrondissement de Guingamp, 22)
Plestin-les-Grèves (commune de l'arrondissement de Lannion, 22)
Plouaret (commune de l'arrondissement de Lannion, 22)
Plouguernevel (commune de l'arrondissement de Guingamp, 22)
Plouha (commune de l'arrondissement de Saint-Brieuc, 22)
Clohars-Carnoët (commune de l'arrondissement de Quimper, 29)
Le Folgoët (c commune de l'arrondissement de Brest, 29)
Guissény (commune de l'arrondissement de Brest, 29)
Plogoff (commune de l'arrondissement de Quimper, 29)
Plougonvelin (commune de l'arrondissement de Brest, 29)
Poullaouen commune de l'arrondissement de Châteaulin, 29)
Saint-Pol-de-Leon (commune de l'arrondissement de Morlaix, 29)
Telgruc-sur-Mer (commune de l'arrondissement de Châteaulin, 29)
Landudal (commune de l'arrondissement de Quimper, 29)
Avessac (commune de l'arrondissement de Châteaubriant, 44)
Guéméné-Penfao (commune de l'arrondissement de Châteaubriant, 44)
Missillac (commune de l'arrondissement de Saint-Nazaire, 44)
Nort-sur-Erdre (commune de l'arrondissement de Châteaubriant, 44)
Vigneux-de-Bretagne (commune de l'arrondissement de Nantes, 44)
Brehand-Loudéac (commune de l'arrondissement de Pontivy, 56)
Bubry (commune de l'arrondissement de Lorient, 56)
Caro (commune de l'arrondissement de Vannes, 56)
Cléguer (commune de l'arrondissement de Lorient, 56)
Guern commune de l'arrondissement de Pontivy, 56)
Lignol (commune de l'arrondissement de Pontivy, 56)
Pont-Scorff (commune de l'arrondissement de Lorient, 56)
Cruguel (commune de l'arrondissement de Pontivy, 56)

*Saint-Yves sculpté à la Vallée des Saints
à Carnoët (22, Bretagne)*



La Vallée des Saints

A Carnoët (Côtes d'Armor) en Bretagne, la Vallée des Saints qui se bâtit dans le site exceptionnel de Saint-Gildas rend un hommage singulier et durable à ces grands hommes des Ve et VIe siècles. L'habileté des sculpteurs les fait renaître dans des blocs de granit avoisinant les 4 m de haut. Une douzaine aujourd'hui, ils seront plusieurs centaines dans quelques années. Ci-dessous six exemples à voir sur place parmi d'autres)



Anza, dame de Haute Cornouaille

Cinquante ans au service d'une population en plein centre de Lanrivain à tenir café-épicerie, ça forge une maîtresse- femme. Le granit gris, appareillé en plein cintre, respire puissance et liberté au cœur d'un havre qui se mérite. Les pas et les voix y résonnent encore comme au premier jour, gravés à jamais dans les murs séculaires poussés hors de leur terre d'attache par de mystérieuses forces du bien. Les déesses-mères en ont fait les enfants libres et bienveillants des montagnes de Bothoa. La place du bourg accueille, depuis des lustres, les hommes du pays en « chapeau-sabots », les femmes de leur mari en tablier brodé, les promeneurs de besace à gorge sèche, les passagers du chemin de fer et en fin de semaine, les jeunes cherchant fortune et réconfort au pied du comptoir. Chez Anza, on pousse la porte avec respect, on la franchit avec humilité, on la referme derrière soi avec sérénité. Dans le couloir de planches disjointes vert pâle de sa peinture à l'huile, les habitués dans le coup entrent à droite pour trouver sur les étagères de bois brut les boîtes de conserve et, dans des caisses au sol, les légumes tout frais des terres alentour. Par contre, entrent sur leur gauche, les adeptes des journaux parlés rendus bavards par les voisins, la pluie, le soleil ou les soucoupes volantes.

Passant d'une pièce à l'autre, Anza glisse toujours le mot choisi à l'oreille du client. Erreur impossible puisqu'elle sait lire dans les boîtes à crâne, dans les yeux et sous le sein gauche des hommes. Elle n'oublie pas pour autant qu'ils sont, nonobstant leur monture, enfants du pays. Elle en rajoute un peu : « on connaît bien les riches des champs de brume, ils promènent leur monture, la main droite sur le cœur et la gauche à droite sur le portefeuille ». Nul ne résiste à ce compliment où il se reconnaît forcément, quitte à sortir de sa poche un billet plié petit qu'il dépliera ostensiblement devant une galerie attentive. Auguste et Fañch sont de ceux-là, franchissant la porte cintrée deux fois par semaine autorisés par leur patronne à venir chercher leur paquet de gris à condition de ramener à la maison la commande ferme : pour Auguste, c'est la boîte de pilchards ; il arrive à 9 h 30 tapantes, la longe de Gwenedour connaît parfaitement l'anneau métallique fiché là à son intention comme à celle de ses semblables. Il se procure immédiatement sa boîte avant de rejoindre sa place au comptoir. Le ciment tout neuf du sol porte déjà les empreintes de ses sabots à double rangée de clous garnis de paille fraîche taillée aux talons, avec amour.

Le temps d'une gorgée de petit rouge amélioré et voici Fañch qui vient de poser son vélo à double sacoches contre le mur, tout près de Gwenedour qui rêve de ration d'avoine. A l'intérieur, poignée de mains ferme à Auguste et aux actionnaires, déjà trois, détaillant par le menu les faits et gestes d'une gent masculine grivoise lorsqu'elle se retrouve, solitaire, en étai devant un beau bar. Fañch, comme il est de bon ton hésite, puis : « Mets moi un muscadet Anza ». Depuis dix ans, deux jours par semaine, il réfléchit à l'identique pour aboutir, en conclusion, au muscadet. Tout le monde le sait, personne ne s'en offusque. De la même manière, le moment venu, Anza lui pose sa boîte de maquereaux-vin blanc au pied du verre ; il pourrait oublier la véritable raison de son incursion en cette bonne maison. Elle l'a apportée là quand elle a servi Auguste.

Les échanges sont infinis, la règle est celle du plus disant juste interrompu par le discret appel à la patronne au son de « Tiens remets nous ça ». Devant un verre à demi sec, elle ne manque jamais, bouteille à la main, d'inviter l'actionnaire à finir son verre comme les autres afin qu'il soit rempli à nouveau. Les sujets à débattre, hors d'âge, n'en sont pas moins universels, sauf en cas de buzz. Un exemple : les soucoupes volantes. Elles ont jeté leur dévolu sur la Haute Cornouaille où ils ont établi un poste de commandement tenu par des hommes verts luisants aux allures de bipèdes bicross. Ils nettoient à sec. Leurs yeux revolver tirent à coups de rayons laser, leurs pavillons taillés en pointe libèrent des ultra-sons fatidiques. Les accoudés de comptoir se doivent tous d'avoir eu maille à partir avec un vert mutant, à moins de manquer de respect à leurs ancêtres. Aujourd'hui, c'est Arsène du Poullou qui explique comment la moutarde lui est montée aux narines après qu'il ait découvert en plein milieu de son meilleur champ toute une zone en forme de patate, mise à nu, « brûlée à jamais » ajoute-t-il. Le silence est lourd, les visages sont graves et pourpres, les cœurs échappent au dégel des amants. Anza tend l'oreille, l'œil et le nez, tous les invités à la table du causeur imitent la reine à barrettes. Arsène prend des forces en son for intérieur, se désaltère d'une lampée de Cabernet avant de révéler la vérité vraie : « Hier matin, ciel clair comme vous le savez, lever à six heures comme nous autres ici, bons cultivateurs et bonnes bêtes, je m'avance près du talus, je me colle à mon grand châtaignier. Et là ! Un sifflement à faire voler ma casquette : des êtres verts kaki s'engouffrent dans un engin bizarre qui décolle vers Trémargat . C'est tel que je vous le dis ! ». Silence absolu. La queue du chat balance quand, brusquement, le félin à pelage fauve réclame sa part du gâteau. Inutile de préciser le bond au plafond d'Arsène qui, pensant avoir trop parlé, croit se retrouver aux mains des verts mutants venus le châtier. En pareille circonstance, le retour à la langue pendue procède de la crémaillère. « Mais c'est un OVNI ! Il y en a plein ces temps-ci, ils ont dû lancer une opération commando sur la région » affirme Fañch et se tournant vers Arsène : « Tu as eu de la chance de t'en tirer comme ça. Il paraît que... En attendant, Arsène, tu es toujours des nôtres. Remets-nous ça, Anza ».

Il en est d'autres buzz qui s'épanouissent dans les garennes parsemées de boules grises, avenantes sur leur tapis vert pour les uns, têtues par nature pour d'autres, au point de jouer les sentinelles obtuses d'un terroir qui se veut riche d'avenir.

A Kerné Uhel, dans la foulée de 1976, année où la sécheresse fit tirer la langue aux buveurs d'eau et année où les coassements de grenouilles ne quittèrent plus les bénitiers, le « on » bienveillant conclut à ce que la Bretagne allait manquer d'eau, pour l'éternité ; qu'il n'y pleuvrait même plus sur ceux qui nourrissent leurs faveurs aux cucurbitacées blets et par conséquent, qu'il fallait barrer le Blavet et buser.

Mais à l'évidence, le buzz de Haute Cornouaille atteint un sommet au début des années 1980. Les actionnaires, anciens et nouveaux, content les aventures des jeunes gens et jeunes filles en mélange foulant les champs de genêts et les pelouses naturelles des costières accueillantes. Les descriptions en sont précises, depuis la robe longue pour tous jusqu'aux mille façons de vivre les uns sur les autres. L'après-midi, ils déambulent sur leur colline sacrée, « leur » par sa puissance désertique ; ils chantent des refrains de liberté composés assis par terre autour d'un feu : la chaleur du bois tombé tout seul au pied de son arbre transmet aux invités de la lande le pouvoir et la capacité à prospérer du gland ; la terre lui avait offert clos et couvert, voici deux cents ans, pour s'épanouir à cet endroit. En cette quête de paix et d'amour, la jeune fille de bonne famille locale, curieuse de cette jeunesse hors

venue, ne manque jamais la question qui va au four et au moulin : « Mais d'où venait donc ce gland premier ? ». Et l'un des cheveux longs échappé du Larzac, où il s'était immergé après avoir, dans un premier temps, abandonné le luxe bourgeois d'un appartement cossu de l'île de la Cité, de lui prodiguer un langoureux baiser initiatique. « Pour la paix, » ajoute-t-il en rejetant ses cheveux en arrière « Pour l'amour, le must et l'idée se conçoivent comme la quête permanente de l'hermine blanche en plein été. »

En ce printemps voluptueux où des convives de passage terminent leurs courses, voici deux jeunes individus enrubannés qui voudraient de la levure. « Comment ? » interroge Anza sous les feux médusés des clients normaux qui savent demander ce qu'il y a en magasin. « On va faire notre pain nous-mêmes, alors il nous faudrait de la levure de bière pour le début et ensuite on conservera notre levain », répond timidement le plus menu des bipèdes couvert lui aussi d'une aube fleurie et portant sandales de cuir. « Il faut voir le boulanger, juste à côté » répond Anza.

« C'était qui au juste » insiste lourdement Albert du Guiaudet, un peu mal à l'aise face à deux personnes asexuées. Le plus homme avait, à vue de nez, les cheveux les plus longs et une poitrine citadine ; la plus femme, par la taille, avait un pantalon dépassant les sandales, une casquette, de gros doigts, une grosse voix.

Voyant que l'affaire s'emballait prestement vers le sexe des anges et les hommes qui n'en sont plus « au grand désespoir des femmes » ajoute-t-elle, assez fière d'être féministe avant l'heure, Anza précise que ce sont des Hippies. Amoureux de la nature et les uns des autres, elle les voit passer, cools, babas, nature et cherchant par-ci, par-là un moi généreux hors du matérialisme d'un monde bourgeois qui les a gavés de non-valeurs. Alors, les lapins sont devenus leurs congénères de garennes qui, comme eux désormais, lèvent la paume de la patte droite devant le renard en signe de « cool mec, touche pas à mes oreilles ». Ce faisant, le goupil nouveau est arrivé. Pacifique, méditatif, glapisseur, in love en saison, il a lu *Les Lettres de mon Moulin*, et devant tous les derrières blancs courant la prétentaine il se sent pousser des ailes et se réjouit de l'avenir qui se dessine désormais sur les landes armoricaines.

- Tu les appelles comment, déjà, Anza »

- Des hippies

- les whippies, c'est ça ! J'ai déjà entendu quelqu'un en parler. Il paraît qu'ils mangent tout ce qu'ils trouvent : des châtaignes, des mûres, des noisettes, des pissenlits, des rutabagas. On m'a dit qu'ils mangeaient de la soupe d'orties et qu'ils prévoyaient de fabriquer du fromage de chèvre. Ils restaurent des fours à pain, prennent l'eau des fontaines, allument du feu dehors, se promènent à moitié nus, « font du théâtre » comme ils disent.

- C'est la nature et puis ils sont jeunes. Il y en a même qui disent que les filles d'ici les recherchent pour vivre avec eux et comme eux. Quand ils vieilliront, ils feront comme tout le monde.

Anza a déjà connu, petite encore, les heures glorieuses de la gare de Lanrivain avec passagers et marchandises.

Elle a toujours accueilli chez elle sans chichis, sans manières ou encore avec provisions, non pas des sommes à valoir pour sa défense, mais un service rendu aux

voyageurs qui apportaient de chez eux, à la hollandaise, leur nourriture. Ils s'installaient à table, déballaient le pain, le vin et le camembert. Elle savait qu'ils auraient toujours manqué de quelque chose, le sourire les aidait pour l'achat d'une boîte de sardines, d'une boîte de pâté ou d'une boîte de cassoulet à consommer le soir chez eux, la commande d'un café. D'ailleurs, la cafetière, en bonne « grek » de Lanrivain, préparée dès le matin, avec doses appropriées d'Arabica grillé au Méné Bré, de chicorée Leroux et de savoir-faire, était dans la cuisine, tiède encore. Le café noir pré-bouilli dans la petite casserole sur le gaz réchauffait les corps et les cœurs lorsque, fumant, il coulait dans les bols ; à la demande elle ajoutait le lait véritable de vaches à cornes conservé dans son pichet inox. Le bonheur ? Oui ! Et total ! Le bien-être en prime. Il était encore identique le samedi soir quand les groupes de jeunes venaient à l'échauffement avant d'aller au bal ou au fest-noz. Tous servis dans la bonne humeur, jamais un mot plus haut que l'autre et pour cause : la patronne poussée trop loin, peu intimidée par tel ou tel gringalet de vingt ans, savait lui montrer la sortie sans faiblesse ni discussion, ajoutant à l'attention des autres que ce n'est tout de même pas « un gosse qui tête encore sa mère qui va m'impressionner ». Il est vrai qu'elle en a vu d'autres, notamment des mécréants à tête vide prêts à profaner le respect des ancêtres de Lanrivain en vandalisant des reliques de l'ossuaire. Voyant Anza traverser la place lorsque sonnait minuit chrétien au clocher, combien ont fait le signe de la croix, verts de peur, croyant leur dernière heure arrivée. Généreuse, gardienne des ancêtres et des âmes, elle a su montrer le chemin aux humains qui espèrent encore.

Aujourd'hui, Anza a rejoint ceux qu'elle a protégés. Didier, son fils, enrichit à son tour le cocon de granit ; les affiches accrochées, les unes par-dessus les autres, au bout de leurs pinces à linge sur des ficelles traversant le café de part en part font l'article aux visiteurs. Les jeunes couples y font leur sortie du samedi soir dans la sérénité du café d'antan. Qui ne connaît pas « Chez Anza » n'a pas idée de ce qu'elle fut pour tous. Qui vient en visiteur sur les collines granitiques sans avoir franchi le pas de « Chez Anza », ne peut imaginer la richesse de cœur et d'esprit du haut pays breton, là où demeure à jamais, parmi les siens, la dame de Haute Cornouaille. Qui veut voyager loin se doit de pousser la bonne porte.

Retrouvez Anza et 36 autres dans « A l'encre des apparences » de Michel Priziac et Patricia Guillemain publié aux éditions Livr-ys ;

Pour acquérir cet ouvrage : rendez-vous sur ce site www.noms-et-terroirs.com, page publications ou sur le site www.livr-ys.com pages Gens d'ici



La ville d'Ys s'embrase de mille feux dans les abysses de la grande vallée. Le Ponant et ses îles ouvrent leurs portes aux amoureux de la plume ; ils content avec passion les romans de la vie, les poésies de l'existence, les scénarii de l'imaginaire, les myriades de pensées ou encore les secrets d'écrivains invitant au voyage sur des lignes de papier prêtes à se fondre sur les grèves du plaisir.

Rejoignez des auteurs qui se reconnaissent en cette volonté de partager les passions de leur vie et les de leur monde. Le bonheur se construit...

www.livr-ys.com

Coup de cœur

Le loup avance, éclairez votre lanterne...

Beaucoup l'ont vu, d'autres le verront.

Cris du cœur en balade, regard en suspens ou bonheur simple des chemins de poésie, la magie opère.

Comment alors ne pas succomber au charme de Colombine, au désir d'effleurer les belles pensées.

S'attendrir sur la pureté féconde d'Aurélié, se soumettre à la baguette d'une fée que le loup lui-même aimerait ensorceler, admirer le maître des forges façonnant les clés du Paradis.

S'acheminer plus loin encore et franchir les frontières pour une nuit de Carnaval, humer les parfums d'une flore luxuriante de tendresse, s'enivrer du breuvage d'un

Michel Priziac

Patricia Guillemain

Dieu des vergers, butiner les rimes comme les abeilles le miel, extraire le suc de l'existence...



Une plume délicate caresse la beauté des mots et avec elle le plaisir de rêver, de conter des êtres si émouvants qu'ils en deviennent exemplaires à l'encre des apparences.

A l'encre des apparences

Un livre de Michel Priziac et Patricia Guillemain

Broché - format 14,9 x 21

ISBN 978-2917574-45-4

Prix 18 € (+ 2 € frais de port)

Dédicace sur

simple demande

Commandez votre livre

à Patricia guillemain.pat@wanadoo.fr

ou

à Michel michel.priziac@wanadoo.fr



www.livr-ys.com

Pour publier vos livres

Vos écrits aussi sont sûrement **de qualité**.

Osez la récompense de **vos talents** et de **vos efforts**.

– un œil professionnel à des tarifs très compétitifs vous garantit une lisibilité supplémentaire et augmente considérablement vos chances auprès des éditeurs

– une mise en page conforme aux codages du livre, une préparation professionnelle à l'édition, un accompagnement personnalisé et respectueux de vos compteurs avec toutes les valeurs de partage attachées à ce titre.

Dans le premier cas, contactez nous à kidour@yahoo.fr

Dans le deuxième cas, contactez directement, à Lorient (56), notre partenaire Privilège Joëlle de Manuscrits ouverts à kidour@yahoo.fr

Nous accompagnons en publication les ouvrages qui ont été corrigés et mis en pages par nos deux partenaires : un seul objectif pour vous et pour nous : la qualité tant appréciée des lecteurs et des libraires.

Conditions de publication intéressantes pour les internautes fréquentant ce site www.noms-et-terroirs.com

N'hésitez pas, un renseignement est gratuit, n'engage en rien et c'est tellement plus simple.

kidour@yahoo.fr